

Dans ce numéro: G. LESAGE: L'hiver 1962-63 et ses répercussions « forestières » en Haute-Normandie. — E.-F. DEBAZAC, R. LAFOUGE: Tournée au Royaume-Uni: Production forestière et repeuplement. — G. DEGOS: Le code forestier corse. — H. DABURON: Les dégâts de cerf et de chevreuil en forêt.

L'HIVER 1962-63 ET SES RÉPERCUSSIONS "FORESTIÈRES" EN HAUTE - NORMANDIE

PAR

G. LESAGE

Conservateur des Eaux et Forêts à Rouen

L'Hiver 1962-1963 laissera à juste titre le souvenir d'un hiver exceptionnellement dur. Pour avoir été exceptionnel, il n'en constitue pas moins un de ces accidents climatiques qui se produisent à plus ou moins grands intervalles au cours de la période relativement longue que représente la vie d'un arbre ou d'un peuplement forestier. Il n'est pas sans intérêt, en particulier pour les reboiseurs, de connaître comment a réagi à cet hiver exceptionnel qui risque de se renouveler tôt ou tard, le milieu forestier en général, et surtout certaines essences d'introduction plus ou moins récentes qui n'avaient pas encore eu à faire face à de pareilles intempéries. Peut-être pourra-t-on tirer de cette expérience forcée quelques conclusions pratiques et quelques conseils de prudence.

L'Hiver 1962-1963 s'est fait remarquer, selon nous, beaucoup plus par les caractères suivants que par l'intensité absolue du froid. Les années au cours desquelles le thermomètre a enregistré des températures aussi basses, et même plus basses, sont loin d'être rares, mais le froid ne sévit généralement que pendant une courte période au milieu de l'hiver. Or, l'Hiver 1962-1963 a été précoce, long et sec.

Il a débuté brusquement dès les dernières semaines de décembre après un automne normalement doux et humide, et jusqu'au milieu de mars le thermomètre s'est maintenu entre — 5 et — 15, ne sortant que rarement de ces limites. Les chutes de neige ont été peu fréquentes et peu abondantes sur la Haute Normandie.

Par suite de cette persistance d'un froid vif, le sol a gelé sur une épaisseur atteignant, ou même dépassant 50 cm. Au printemps, les couches profondes ont été les dernières à se réchauffer, elles ont opposé une couche dure imperméable aux eaux libres. La surface des plateaux s'est transformée pour quelques semaines en véritables marécages, tandis que sur les pentes le ruissellement était intense. Si, pendant cet hiver, les eaux stagnantes, les mares sont devenues des blocs de glace, les eaux vives et courantes sont restées libres pour la plupart, y compris celles de la Seine. Mais pour celle-ci, le degré de pollution de ses eaux a sans doute joué un rôle dans ce phénomène.

Les vallées et pièces d'eau ont vu s'abattre des masses innombrables d'oiseaux de passage, de gibiers d'eau, parmi lesquels oies et cygnes sauvages ont été très nombreux. Tous ces oiseaux étaient en très mauvaises conditions physiques, souffrant du froid et plus encore de la faim. Ils offraient une proie facile aux prédateurs de toutes sortes et aux chasseurs. Il a fallu fort opportunément interdire la chasse au gibier d'eau pendant plusieurs semaines et éviter des hécatombes inutiles et scandaleuses. Dans les campagnes, en plaine et en forêt, le gibier a certainement souffert d'un manque de nourriture quand les détenteurs du droit de chasse n'y ont pas pourvu. Dans nos forêts, les ronces si abondantes, en général vertes toute l'année, et qui constituent une bonne part de la nourriture du gros gibier en hiver, ont cette fois perdu très tôt leurs feuilles. En juin, les ronciers étaient encore réduits au squelette de leurs tiges dénudées. Ils présentaient l'aspect que nous leur connaissons après un traitement au débroussaillant. Ils ont depuis complètement reverdi. Dans l'ensemble, à la fin de l'hiver, les grands animaux étaient maigres. Les petits rongeurs ont paru au printemps moins nombreux que de coutume. Mais ce sont les oiseaux, les passe-reaux notamment, et parmi eux les insectivores, qui ont payé le plus lourd tribut à l'hiver. C'est là sans doute une des causes des invasions d'insectes coléoptères que nous avons eu à déplorer au printemps, notamment celle absolument générale et massive de l'orchestre du hêtre. Celui-ci, non seulement s'est abattu sur toutes nos hêtraies, dont les feuilles au mois de juin avaient pris des teintes d'automne, mais s'est aussi répandu sur les vergers avoisinants. On a enregistré également la prolifération des charançons tels que *Métalites Marginatus*, ou *Scaphyllas Asperatus* qui, bien que plus localisés, ont cependant causé de sérieux dégâts aux bourgeons des arbres fruitiers, des pins et même des chênes.

A la fin de décembre, le froid a pris brusquement alors que, après un automne humide et doux, la sève n'était pas encore descendue complètement de tous les arbres. On peut prévoir que de nombreuses gélivures et roulures seront la conséquence du phénomène, qui a ainsi entraîné la mort de sujets jeunes et plus fragiles, en particulier dans les résineux.

Cependant, on peut dire que toutes nos essences forestières indigènes ou courantes : hêtre, chêne, charme, frêne, pin sylvestre, etc..., ont parfaitement résisté aux intempéries. Tout au plus a-t-on noté un retard de 15 jours à 3 semaines dans le développement ultérieur de leur végétation qu'un printemps humide a ensuite beaucoup favorisé. A cet égard, on doit noter que l'hiver rigoureux a causé sur nos essences indigènes des dommages infiniment moins graves que certaines gelées tardives, de quelques degrés seulement au-dessous de zéro, mais qui surprennent les bourgeons en plein développement. Il apparaît même que sous un certain rapport l'hiver long et dur a été très favorable à quelques-unes de nos essences, notamment au hêtre, en favorisant sa régénération. Survenant après une fainée moyenne, les graines ont trouvé dans un sol gelé, au plan d'eau abaissé, d'excellentes conditions de conservation, à l'abri des oiseaux, des rongeurs et de la pourriture. Au printemps, d'une manière générale, mais surtout dans les parcelles où un crochitage effectué à l'automne avait permis aux fâines de pénétrer à l'intérieur du sol, celui-ci s'est couvert de semis.

En matière de reboisement, le froid a surpris de nombreux travaux en cours qu'il a fallu interrompre pour plus de 3 mois. Les plants qui venaient d'être mis en place ont beaucoup souffert. Une mortalité de 50 % et souvent davantage a été enregistrée dans les plantations qui venaient d'être effectuées, suivant les essences. Par contre, fait assez surprenant, les nombreux plants que la soudaineté du froid a obligé à laisser dans les jauges jusqu'à la fin du mois de mars, ont très peu souffert. Les plantations de printemps ont bénéficié de conditions très favorables, sol ameubli par les gelées, pluie et humidité. Elles ont réussi dans une très forte proportion.

La manière dont ont réagi les principales essences exotiques, couramment utilisées aujourd'hui dans les reboisements, paraît particulièrement intéressante à noter. Les constatations suivantes peuvent être faites.

D'une manière générale, aucun dégât n'est constaté sur les sujets âgés de 30 ans et plus. La proportion des sujets morts par suite de l'hiver dépend évidemment de l'essence, et pour une même essence elle est d'autant plus grande que les sujets sont plus jeunes.

Les Epicéas : Epicéa commun et Epicéa de Sitka, ont très bien résisté. On n'a enregistré, en ce qui les concerne, aucun dommage appréciable. La mortalité dans les reboisements en cours n'a pas dépassé la normale.

Il en est de même pour le Mélèze du Japon, l'*Abies grandis* et le *Tsuga heterophylla*; par contre, le comportement du Douglas ne laisse pas d'être inquiétant. Tous les reboisements exécutés en Douglas ont gravement souffert, et les dégâts sont d'autant plus élevés que la plantation est plus récente. Des plantations effectuées aussitôt avant la gelée ont été détruites à 100 %, mais ce qui est plus grave pour l'avenir, on observe des plants morts dans tous

les reboisements en Douglas jusqu'à 15 ou 25 ans, leur proportion pouvant varier de 5 à 10 % dans les plus âgés, à 50 et 60 % dans les plus jeunes (3 à 4 ans).

Une constatation toutefois s'impose, c'est que la sensibilité des Douglas aux gelées de l'hiver a été une question d'individus. On ne saurait établir aucun rapport entre le nombre de sujets détruits, le sol, l'exposition, l'abri. Dans des conditions absolument identiques, certains sujets ont parfaitement résisté, d'autres sont morts. Dans une même ligne, on voit de place en place des sujets morts, parfois on en trouve plusieurs à la file, ailleurs ce sont des sujets isolés dans la masse de ceux qui sont restés verts. Des sujets qui paraissaient forts et vigoureux sont secs, d'autres qui semblaient plus chétifs ont résisté. De toute évidence, la résistance des Douglas aux rigueurs de l'hiver est affaire de sujets, d'individus, sinon de race, et l'on pourrait conclure que l'hiver a opéré, dans les reboisements de cette essence, une véritable sélection. Mais une sélection trop sévère, puisque bien souvent elle n'a laissé subsister qu'un nombre insuffisant de plants pour constituer un peuplement complet.

On doit noter, cependant, qu'un certain nombre de Douglas qui avaient totalement perdu leurs aiguilles et paraissaient secs, ont, après 3 mois de printemps humide, quelques bourgeons qui semblent vouloir reverdir; un assez grand nombre repartent du pied. Tout espoir n'est peut-être pas perdu de les voir reprendre vie; leur avenir paraît lié aux conditions climatiques de l'été (sécheresse et vent). De toute façon, en mettant les choses au mieux, ces sujets auront perdu en totalité une saison de végétation, et ne donneront que des sujets mal conformés.

Les forestiers Normands ont été tous surpris par cette sensibilité du Douglas aux rigueurs du dernier hiver, qui pour être rare, risque quand même de se reproduire dans le courant de la vie d'un arbre. Certains manifestent déjà une sérieuse réticence à l'emploi de cette essence et l'aspect de certains reboisements âgés de quelques années justifie pleinement leur attitude. Le fait a paru d'autant plus surprenant que le Douglas passe pour être tout à fait rustique sous le climat de Paris et qu'il végète parfaitement dans des régions où le thermomètre descend souvent à des températures plus basses que celles enregistrées cette année en Normandie. Cas du Plateau de Millevaches entre autres. Une explication a été cherchée à ce phénomène. En voici une, possible, mais non certaine: en Normandie, où les automnes et les hivers sont traditionnellement humides et doux, il n'y a pas, pour de nombreux végétaux, arrêt total de la végétation. Bien des exploitants forestiers ont observé des écoulements de sève sur des arbres abattus en plein mois de janvier. Certains planteurs prétendent même qu'en Normandie le Douglas pousse toute l'année. Alors une forte gelée précoce et prolongée, qui a surpris des sujets encore « en sève », a pu entraîner

leur mort, tandis que dans les régions où les saisons sont plus nettement tranchées, de tels dégâts ne sont pas à craindre malgré un abaissement de température aussi fort, sinon plus, mais qui trouve les arbres à l'état de végétation totalement arrêtée. Cette explication, bonne ou mauvaise, ne change malheureusement rien aux faits, et n'apporte pas de remède. La seule conclusion qu'on semble pouvoir formuler après l'expérience de l'hiver 1962-1963, c'est que le Douglas, en raison de la sensibilité au froid d'un nombre plus ou moins grand de sujets sous le climat normand, n'est pas appelé à prendre dans les peuplements une place aussi étendue que celle bien souvent escomptée, sans devoir être pour autant définitivement exclu des reboisements. La succession de plusieurs hivers humides et doux, qui est ici normale, ne doit pas le faire oublier.

Quelques autres essences, moins largement utilisées dans les reboisements, ont témoigné d'une certaine sensibilité à l'hiver. Ce sont : le Cyprès de Lawson, et, ce qui n'est pas pour surprendre, le Pin maritime. Pour ce dernier, les dommages également sporadiques, sont néanmoins négligeables. Les Pins Sylvestre et Laricio, même à l'état de très jeunes semis, ont parfaitement résisté.

Cet accident climatique vient à propos en soulignant tout l'intérêt de l'effort actuellement poursuivi par les Services de Recherches forestières, pour éliminer du marché les plants provenant de régions dont les climats sont trop différents du nôtre. Il met l'accent sur la nécessité qu'il y a à créer une production de plants issus de porte-graines déjà bien acclimatés et qui ont fait leur preuve dans la région.

C'est entre autres, le cas du Douglas que, malgré les accidents constatés cette année, mais en raison de son énorme intérêt économique, il ne peut être question d'écarter des reboisements.

La Haute Normandie a la chance de posséder, en forêt d'Eu et à Harcourt, de remarquables sujets qui sont susceptibles d'être le point de départ d'une race bien acclimatée, et spécialement intéressante par sa résistance et ses qualités. C'est dire tout l'intérêt du verger à graine dont la création est actuellement en cours.